

## L'ANGE DE LA MORT<sup>1</sup>

JEAN PÉCHENART

L'ange de la mort, dans l'album du poilu, c'est d'abord l'ange pleureur d'Amiens. (La carte postale n° 600 le représente en plan rapproché.) Le *putto*, bébé ange potelé à souhait mais affligé, a la tête appuyée sur sa main droite dont le coude s'appuie sur un crâne ; la main gauche est posée sur un sablier. La carte précédente montre en vue générale le célèbre mausolée du chanoine Guilain Lucas sculpté par Nicolas Blasset en 1636 et situé dans la cathédrale d'Amiens. L'ange y occupe la place centrale. Ces deux cartes se trouvent dans la partie de l'album de Simon Jeanjean consacrée à Amiens, auprès de vues de sites bombardés, des protections contre les projectiles habillant de sacs de sable l'intérieur et l'extérieur de la cathédrale, de l'entrée des troupes allemandes dans la ville. Les deux cartes sont voisines, mais empruntées à deux périodes fort différentes de la correspondance. La première, signée « *Lucien* » et adressée à ses « *chères cousines* » – sans doute les tantes de Simon – est datée du 16 novembre 1914. La seconde, signée de Simon, est bien postérieure puisque adressée à ses tantes et datée de septembre 1925 si l'on en croit le tampon, sans doute lors d'un séjour de vacances de la famille Jeanjean en Picardie. Lucien Jeanjean, s'il s'agit bien du même, fut tué en août 18. On l'apprend presque incidemment par une carte de Simon (n° 561) datée de janvier 1919. Un mort parmi des milliers et des milliers d'autres.

Simon aussi aurait pu mourir, « *être zigouillé* » comme il l'écrivait au début de l'automne de 1916 (cartes n° 351-352). Deux ans auparavant déjà, la balle ou l'éclat d'obus qui avait atteint sa jambe gauche le 7 septembre 14, un mètre plus haut aurait pu frapper son cœur. Mourir à 28 ans, c'eût été un peu tôt. L'album, ou plutôt la correspondance (reclassée chronologiquement) à partir de 1916, multiplie les images de dévastation, alors qu'au verso se poursuit l'écriture quotidienne, en décalage plus ou moins avec ces images. Villes

---

<sup>1</sup> Voir *14-18 en 14\*9 : l'album de cartes postales de Simon Jeanjean*, site internet de l'Université de Limoges : <http://epublications.unilim.fr/jeanjean/index.php>

mortes, rues éventrées, églises aux toits déchirés, décombres. Il a fallu le temps de les photographier, le temps que les éditeurs en conçoivent des séries, des collections dont certaines constituent des « chapitres » (clairement distincts mais non explicités par Jeanjean) dans l'album. Images effarantes s'opposant à celles si vivantes qui se vendaient quelques années auparavant, où des gens tantôt passaient, tantôt se campaient fièrement pour poser, et deux regards se croisaient, celui du photographe (le nôtre) et celui des gens regardant le photographe à l'œuvre. Dans les photos de ruines il n'y a plus personne devant l'objectif. Finie la Belle Epoque. L'ange pleure sur ces ruines. Jeanjean choisit pour son album la photo d'une vierge décapitée au sommet d'un clocher (basilique d'Albert dans la Somme), d'un crucifix brisé au milieu des ruines (église de Marquivillers), etc. Une main impitoyable a balayé tout ça. Main de quel ange vengeur, punissant de quel crime ces modernes Sodome ou Gomorrhe ?

L'ange de la mort, est-ce celui qui pleure ou celui qui punit ? L'ange pleureur d'Amiens n'est pas effrayant. Il faut pleurer pour que le deuil se fasse. Des centaines de milliers de cartes postales, de médailles et autres objets furent fabriqués à son effigie et vendus aux soldats du *Commonwealth* qui les firent parvenir à leurs familles. Bon support pour la propagande de guerre, que ce poupon ailé – comme le fut aussi l'*Ange au sourire* de Reims (carte n° 47), décapité en 14, puis restauré et promu au rang de symbole du génie français et des horreurs allemandes.

S'il y a une allégorie de la mort dans l'album de Simon Jeanjean, bien plus encore que l'ange pleureur c'est le Squelette, dit aussi *le Transi*, du mausolée du prince de Chalon situé dans l'église de Bar-le-Duc et photographié sur la carte n° 433 qu'il envoya de cette ville à sa femme le 5 septembre 1917. Il est peu probable qu'à cette date Blanche Jeanjean, récente maman de leur deuxième fille, y ait vu une illustration porteuse de sens. Ligier Richier, dit-on, le sculpta au XVI<sup>ème</sup> siècle, après la mort violente de René de Chalon, prince d'Orange, comte de Nassau et Seigneur de Bréda, navré d'un impact de couleuvrine lors du siège de Saint-Dizier en 1544. Avant d'être rapatrié à Breda aux Pays-Bas, le corps avait été éviscéré, comme il était de coutume pour les grands de ce monde. Le cœur et les entrailles furent inhumés à Bar-le-Duc en l'église collégiale Saint-Maxe du château de Bar et des ducs de Lorraine. Un

monument fut élevé peu après représentant ce formidable squelette debout, que l'on pourrait qualifier plutôt d'écorché à tête de mort, le bras gauche levé, tenant un cœur dans sa main qu'il brandit au bout d'un bras très long, semblant le contempler de ses orbites vides.

L'histoire ne s'arrête pas là. En 1917, l'année même où Simon Jeanjean acheta et envoya la carte postale représentant le squelette, celui-ci fut déposé dans les sous-sols du Panthéon à Paris jusqu'à la fin de la guerre. Revenu à Bar-le-Duc en 1920, le Squelette et le retable qui le supporte crurent s'y installer pour l'éternité. Mais ils furent à nouveau déplacés en 1998 pour être entièrement restaurés puis enfin replacés en 2002 en l'église Saint-Etienne. Cela dit, la correspondance ne semble pas attacher d'importance au Transi. Voici le texte écrit au verso :

*Mercredi 5 septembre [1917] // Ma chère Blanchette, // Pas grand-chose de neuf, et je n'ai rien reçu hier puisque j'avais ta dernière lettre de samedi. D'autre part toujours la même chose ici. Je loge dans un petit gourbi assez sec au milieu des bois, le temps est superbe, on dort bien... Quand on pense aux pauvres copains qui sont là-haut. La corvée de soupe hier a été prise sous un feu de barrage. Ils n'ont eu heureusement qu'un blessé et quelques chevaux de tués et blessés. C'est surtout des gaz qu'ils ont souffert. Il y a même des compagnies qui n'ont pas pu être ravitaillées. Et nous ici on mange des frites, du rôti ! Enfin il n'y a rien à dire, c'est la guerre. Sans autre, espérant que vous allez toutes bien, embrassez bien mes deux petites mignonnes chéries pour moi. Je termine en vous embrassant mille fois de tout cœur. // Votre affectionné, // Simon.*

« Il n'y a rien à dire, c'est la guerre. » On attend que la guerre finisse, et que la vie reprenne.

Mais la figure sur la carte est celle de l'Ange de la mort. Et la vie restera marquée par la guerre.